

Identité *versus* subjectivité dans le récit autobiographique et en formation d'adultes

Je dédie cet article à celles et ceux qui m'ont ouvert au monde de l'alphabétisation, et spécialement à Nathanaëlle Adam, Nadia Baragiola, Etienne Bourgeois, Danielle Desmarais, Danièle Gallez, Marie-Françoise Macou et Rosemarie Nossaint.

Si aujourd'hui la question identitaire fait autant parler d'elle, c'est en partie parce que les repères identitaires se sont brouillés et que l'identité ne se construit plus en référence à des piliers idéologiques forts. Dans ce contexte, le récit autobiographique peut-il jouer un rôle dans la (re)construction identitaire ? Et, dans l'affirmative, comment opère-t-il ? Cela étant éclairci, Guy de Villers, auteur de l'article qui suit, met en évidence la fonction de la subjectivité – qu'il définit en référence aux avancées les plus récentes des sciences humaines – comme condition nécessaire pour que se produise une transformation identitaire dans l'engagement en formation. C'est dans cette dynamique qu'une démarche de narration autobiographique en formation d'adultes trouve sa place légitime par la mise en mouvement de l'apprenant vers un nouveau rapport aux savoirs, tant expérientiels que formels.

1. Où l'on situe le contexte actuel de la question identitaire

Il faut bien commencer par énoncer quelques observations bien connues. Nous vivons dans un monde où l'hétérogénéité des conditions d'existence est telle qu'il devient extrêmement difficile de se situer et de localiser l'autre dans telle ou telle aire d'appartenance. La division de la société en classes mise en évidence par Karl Marx a fait place à des appartenances multiples qui complexifient considérablement la catégorisation sociale. Cette complexité génère

chez les individus une réelle difficulté à se repérer, à se situer, bref : à s'identifier.

A côté de la pluri-appartenance sociale, nous devons prendre acte de la chute des grands idéaux fondateurs des groupes d'appartenance et, plus encore, des groupes auxquels les individus pouvaient se référer. « Je suis socialiste, mais je n'ai pas ma carte d'adhérent » ; « je suis chrétien mais je ne supporte ni la croyance en un Dieu provident, ni Benoît XVI » ; « je suis syndicaliste mais je peste quand 'ils' font grève » ; etc. Les Grands Récits¹ avaient pour fonction de

nous donner un principe d'intelligibilité du monde auquel nous appartenons. Ces références n'opèrent plus. Leur crédibilité est en chute libre. Les effets de leur obsolescence sont multiples. Je n'en retiens que celui qui frappe de plein fouet la possibilité pour l'individu contemporain de s'identifier socialement. Qui suis-je au regard de l'autre ? Qui suis-je à mes propres yeux ?

C'est dans ce contexte où l'individu est incertain, selon la formule d'Alain Ehrenberg², que se développe un large mouvement d'études et de recherches, d'actions et spécialement de formations, dont l'axe majeur est la quête identitaire. On parle de construction identitaire, de stratégie identitaire, de dynamique identitaire.

C'est également dans ce même contexte désenchanté³ que l'on observe des crispations identitaires autour de croyances religieuses et/ou nationalistes. Construction identitaire personnelle et massification autour d'une identité collective constituent les deux premières voies ouvertes pour parer à la destitution d'un Grand Autre consistant. Il en est une troisième, plus perverse, qui consiste à fomenter une figure de l'Autre menaçant, face auquel il est nécessaire de se liguer. Le terrorisme international, cruellement réel et largement fictionnalisé pour les besoins de la propagande, remplit parfaitement cette fonction.

Enfin, il n'est pas sans intérêt de relever que la question identitaire se pose de manière insistante à une époque, la nôtre, où l'on assiste à un développement sans précédents des moyens mis en œuvre pour saisir l'identité des individus. Caméras urbaines, vidéo-surveillance, carte d'identité à puce électronique, questionnaires poussés, interpella-

tions multiples et ciblées, contrôles en tout genre, et j'en oublie, sont autant d'outils capables d'intruser les citoyens comme les exclus de la cité et de fixer les identités que les autorités administratives et policières estiment nécessaires pour protéger l'ordre public et garantir la sécurité nationale. Cette identité-là n'est évidemment pas du même ordre que celle qui fait l'objet d'une quête existentielle. Encore que la demande des sans-papiers se joue sur une scène où en avoir ou pas devient une question de vie ou de mort. Et sans doute n'est-ce pas par hasard non plus que la fixation de l'individu dans la 'mêmeté' de son identité exacerbe le sentiment d'un écart (*Discrepancy*⁴), d'une contradiction même, entre ce qui est fixé de lui par le regard de l'autre (*Big Brother*⁵) et ce qu'il éprouve de lui-même, son 'ipséité'⁶, comme dit Paul Ricœur⁷.

2. Où l'on voit que le récit autobiographique permet à la fois une construction du soi et son inscription dans l'axe temporel

Il nous faut à présent comprendre ce qu'est le processus narratif qui conduit à la production d'un récit autobiographique et quels sont les leviers du récit de vie qui permettent cette édification d'un 'soi-même' par soi-même (*Selbstbildung*⁸). Autrement dit, quelle est la fonction de la narration de soi dans la perspective identitaire dont nous venons d'esquisser les traits contrastés ?

Avec Paul Ricœur, nous dirons que tout récit est le produit d'une activité – la narration – qui consiste en l'organisation de faits dont la signification se dessine au fur et à mesure du développement narratif. Ricœur

désigne cette activité par ce syntagme : 'la mise en intrigue'. Il s'agit de la construction d'un scénario qui agence les faits pour en donner une représentation ordonnée par le souci de produire une signification qui autrement serait demeurée inaperçue. En ce sens, le récit a valeur de témoignage. Il raconte comment les choses se sont passées, comment elles ont été vécues par le narrateur lorsque le récit est à la première personne. C'est pourquoi nous reconnaissons dans le récit un travail de configuration, de construction d'une figure, d'une image (*Bild*) de ce qui s'est passé.

L'expérience narrative comporte donc logiquement trois moments. Au temps *I*, nous devons poser les activités de la vie telle qu'elle se vit. Ricœur dira qu'il s'agit là d'une préfiguration, d'un matériau pour la construction d'une re-présentation, d'une configuration (*Bildung*), laquelle constitue le temps *II*. Le troisième temps (*III*) est celui du lecteur ou de l'auditeur du récit. Il entre dans le récit et le fait sien. Il en dégage la signification pour lui-même, en résonance avec sa propre expérience. C'est le temps de la refiguration.

La démarche narrative s'avère une voie privilégiée de la construction de soi en tant qu'elle rassemble des éléments inscrits dans la mémoire biographique, c'est-à-dire les événements vécus personnellement par le sujet et les contextes spatio-temporels qui leur sont associés⁹. Le récit ainsi produit donne à voir une représentation de soi telle qu'elle s'éprouve dans les diverses médiations sociales qui ont constitué le contexte de vie du narrateur. Ces médiations varient selon les parcours de chacun. Mais il y a des constantes : le milieu familial (famille d'origine, famille conjugale,...), les lieux de for-

mation (école fondamentale, enseignement secondaire, formation professionnelle, éducation permanente,...), le monde du travail (emploi, chômage), le quartier, les relations privilégiées, les liens associatifs (syndicat, parti politique, mouvement militant,...), les loisirs, etc. Voilà autant de facettes du lien social dans lequel se façonne l'identité du narrateur. Plusieurs de ces médiations opèrent simultanément : un sujet peut à la fois exercer un métier, avoir une vie de famille, des engagements militants, etc.

Toutefois cette synchronie des médiations n'est pas sans leur inscription sur l'axe temporel. Cela peut paraître un truisme, mais la perspective identitaire dans laquelle se situe l'étude des récits de vie autobiographiques fait parfois oublier que la démarche narrative fait plus que produire une représentation, même complexe, de soi. Elle fait aussi appel à des catégories temporelles, telles que celles du passé, du présent et de l'avenir.¹⁰ Toutefois, nous devons constater que le narrateur n'élabore pas nécessairement son récit en le déroulant selon l'ordre chronologique. La trame temporelle à laquelle recourt le narrateur obéit à une logique subjective, tant pour l'articulation des séquences selon un principe de cohérence que pour le repérage du dénouement des intrigues. C'est par le réordonnement 'après-coup' des éléments du récit selon une diachronie en correspondance avec le temps du calendrier que l'on peut mesurer la liberté que s'est donnée le narrateur en établissant sa propre trame temporelle. La temporalité du récit, distincte de celle du calendrier, témoigne ainsi du travail du narrateur pour instaurer une concordance là où sa mémoire biographique ne lui donnait accès qu'à des bribes éparées d'événements

disjoints. Le récit a donc aussi pour fin de surmonter les discordances qu'impose la temporalité vécue du sujet. C'est le rôle du récit de mettre de la concordance dans cette hétérogénéité temporelle et d'humaniser ainsi le temps. Le travail du récit consiste à mettre en concordance ce qui discord. Là où l'expérience vive était expérience d'une discordance, l'action narrative, en tant que mise en concordance, 'répare la discordance'¹¹.

Distribué sur les trois instances du temps (passé, présent, avenir) et sur les trois registres de la temporalité (vécue, narrée et calendaire), le sujet narrateur joue également sa partie sur deux niveaux. D'une part, il produit une présentation de lui-même, une image (*Bild*), sur le mode d'une représentation verbale dans le récit qu'il construit. D'autre part, dans l'acte même de se représenter dans le récit, le sujet se divise encore en tant que ce qu'il dit de lui dans ses énoncés, non seulement ne dit pas exhaustivement tout ce qu'il est, mais, plus radicalement, le sujet de l'acte de dire est irréductible aux énoncés qui le représentent. Le moment narratif instaure donc inévitablement un sujet qui jamais ne sera inscriptible dans la série des énoncés autobiographiques. Nous retrouvons ici la distinction classique en linguistique entre le sujet de l'énoncé et le sujet de l'énonciation.¹² Toutefois, nous ne nous en tiendrons pas à ce seul angle de vue. Car ce sujet supposé à l'acte de dire a pour nous une fonction essentielle trop souvent inaperçue. Et pour cause, puisqu'il s'agit du sujet qui n'apparaît pas dans l'énoncé, qui est irréprésentable, mais qu'il faut bien supposer à toute opération énonciative. Il s'agit donc du sujet toujours en deçà des énoncés ou

en excès par rapport à ces derniers. Nous ne parlons donc pas du sujet identifié à telle ou telle figure de lui-même.¹³ Indiquons seulement qu'à ce plan aussi, des tensions existent entre les différents domaines du 'soi' : entre le soi tel qu'il est et le soi tel qu'il se voudrait ou encore tel qu'il doit être. De même, le regard que je porte sur moi peut différer plus ou moins du regard qu'autrui porte sur moi, du moins dans la représentation que je m'en fais.

3. Où l'on découvre ce qui permet au récit autobiographique d'être un adjuvant de la transformation identitaire, comprise comme effet de formation

Il nous paraît important de nous interroger sur ce qui rend possible une dynamique de transformation identitaire, de passage d'une forme identitaire à une autre, voire de tensions entre instances et registres divers. Cette condition de possibilité ne peut appartenir à l'identité, aux formes identitaires que nous avons évoquées. Elle ne relève pas davantage des figures du moi que les énoncés déclinent dans un récit, même autobiographique. Elle doit nécessairement être supposée à toute instance temporelle.

Pour nous en tenir à la question de la transformation identitaire, force est de constater qu'un sujet identifié n'est pas modifiable s'il n'a pas en lui un principe d'indétermination qui lui permette d'abandonner une identité au profit d'une autre, de modifier son regard sur ce que l'autre pense de lui, etc. Il nous faut poser qu'en deçà des instances identifiées de la personnalité, il y ait ce sujet d'avant l'identification. Un sujet sans

qualité, strictement non-identique à lui-même, mais habité par le désir de prendre forme dans l'espace de la communication interhumaine. Nous proposons de considérer ce sujet de désir comme irréductible à toute identité et principe de toute construction identitaire. Pour le dire plus simplement, le moi n'est pas le sujet. Cette distinction est particulièrement importante lorsque l'on veut isoler les conditions de possibilité de toute démarche formative, voire de toute construction de soi. En d'autres termes, pour penser la transformation du soi, il est nécessaire de supposer un autre registre que celui du soi, que nous appelons la subjectivité. Celle-ci ne peut être définie que négativement : elle est non-identique à soi. Et c'est à ce titre, comme principe d'indétermination, qu'elle rend capable de dépasser les figures arrêtées d'une identité pour ouvrir à une nouvelle forme de soi, nourrie d'autres savoirs et désireuse d'expériences inédites.

Ces considérations, sans doute fort théoriques, nous paraissent cependant essentielles à la compréhension et la mise en œuvre d'une politique de formation des adultes, dans le cadre, par exemple, de l'apprentissage de la lecture et de l'écriture. La condition minimale d'un engagement en formation est en effet que le sujet adulte mobilise un désir d'aller au-delà des savoirs convenus qui constituent ses appuis identitaires. Si la subjectivité de l'apprenant, au sens où nous l'avons définie, n'est pas engagée, quelles sont les stratégies auxquelles il peut recourir ? Tantôt l'apprenant n'accepte de la formation que les savoirs qui renforcent son identité, tantôt il refuse tout apprentissage. Dans ce dernier cas, la rigidité de l'identité personnelle de l'adulte constitue un obstacle à toute transformation des contenus de

savoir et, *a fortiori*, des structures cognitives à l'aide desquelles il interprète son expérience.

Le formateur d'adultes aura donc le souci de mobiliser ce registre de l'identité en sollicitant l'instance subjective supposée à tout processus de transformation des rapports de l'apprenant aux savoirs. Comment s'y prendre ? L'opération est double. D'une part, le formateur fait alliance avec le sujet non-identique à soi, il éveille son désir d'apprendre, tout en lui reconnaissant les compétences et les savoirs requis pour s'ouvrir à de nouveaux savoirs. Mais d'autre part, le formateur doit introduire une discordance par rapport aux savoirs auxquels le moi de l'apprenant s'est identifié. Il lui faut proposer des signifiants inédits, pour autant qu'ils se tiennent à une juste distance des signifiants déjà acquis. L'apprenant ne lâchera ses premiers savoirs qu'à la condition de pouvoir s'appuyer sur cette alliance avec le formateur, pour autant que le formateur n'absorbe pas toute l'énergie du désir d'apprendre en se proposant lui-même comme objet de désir. C'est ce qui se passe dès que le formateur se fait le gourou de ses fidèles. Le maniement correct du transfert pédagogique est la condition d'une prise de risque du sujet amené à lâcher son identité initiale pour entrer dans une dynamique de transformation identitaire par l'acquisition de nouveaux savoirs qui font sens pour son existence.

Dans cette perspective, on comprend que la démarche autobiographique soit particulièrement adéquate pour obtenir un effet de formation. En effet, l'acte narratif requiert un sujet irréductible aux énoncés qui le représentent et donc l'identifient. Et ces mêmes énoncés qui font le contenu du récit

‘mettent à plat’ les identités du sujet telles qu’elles ont pris forme tout au long de la vie du narrateur. **Se crée ainsi une tension qui peut être féconde entre le sujet et ses identités.** Celles-ci peuvent être à leur tour traversées par la question de ce qui met ce sujet en mouvement : quels sont ses objets de quête ? A charge du formateur de transmettre son propre désir de savoir et la foi qu’il a dans les possibilités de l’apprenant, en même temps que les nouveaux savoirs qui vont alimenter la quête du sujet. Dans cette entreprise, le récit autobiographique est un adjuvant non négligeable. Car nous reconnaissons à la narration de soi la vertu de mobiliser le sujet sous-jacent à l’acte de dire, **ce même sujet constituant le levier nécessaire à l’acquisition de nouveaux savoirs.**

Guy de VILLERS
Docteur en philosophie
et professeur émérite à l’UCL
FOPA/PSED/PSP

1. Voir Jean-François LYOTARD, **Tombeau de l’intellectuel et autres papiers**, Ed. Galilée, Paris, 1984 ; et Jean-François LYOTARD, **La Condition postmoderne**, Les Editions de Minuit, Paris, 1979. Voir aussi Daniel SIMON, pp. 29-31 de ce numéro.
2. Alain EHRENBURG, **L’Individu incertain**, Calmann-Lévy, Coll. Sciences Humaines et Essais, Paris, 1995 ; Hachette Littérature, Paris, 1999.
3. Marcel GAUCHET, **Le désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion**, Gallimard, Paris, 2005.
4. Cfr E. Tory HIGGINS, **Self-discrepancy : A theory relating self and affect**, in R. F. Baumeister (Ed.), *The Self in Social Psychology*, PA : Psychology Press, Philadelphia, 1999.
5. Cfr George ORWELL, **1984 (Nineteen Eighty-Four)**, Secker and Warburg, London, 1949 (traduction française : Gallimard, Paris, 1972).

6. *Pouvoir d’un sujet pensant de se représenter lui-même comme demeurant le même malgré tous les changements physiques et psychologiques qui peuvent advenir à sa personne au cours de son existence.* (Wiktionnaire).

7. Paul RICŒUR, **Soi-même comme un autre**, Le Seuil, Paris, 1990.

8. *La traduction littérale de ce terme allemand est : ‘autofomation’.*

*A la source du concept d’autofomation se trouve le mythe dont le dialogue platonicien ‘Protagoras’ témoigne, à savoir que c’est en soustrayant aux dieux les moyens nécessaires à leur existence que les hommes acquièrent le pouvoir de se construire par eux-mêmes. Sur ce thème de la ‘Selbstbildung’, voir Aleida ASSMANN, **Construction de la mémoire nationale : Une brève histoire de l’idée allemande de Bildung** (traduction française : Françoise Laroche), Paris, Editions MSH, 1994, pp. 13 et suivantes.*

9. *La mémoire biographique appartient à la sous-catégorie dite ‘mémoire épisodique’, laquelle constitue, avec la mémoire sémantique, la mémoire déclarative. L’autre catégorie de mémoire est non déclarative, laquelle comporte essentiellement la mémoire procédurale. Cfr Nicole BOISACQ-SCHEPENS et Marc CROMMELINCK, **Neuro-psycho-physiologie**, vol. 2. Comportement, Masson, Paris, 1996, pp. 188-193.*

10. Cfr Didier DEMAZIÈRE, **Quelles temporalités travaillent les entretiens biographiques rétrospectifs ?**, in *Bulletin de méthodologie sociologique*, n°93, 2007. Accessible en ligne à l’adresse URL : <http://bms.revues.org/index506.html> (mis en ligne le 30 mai 2008).

11. Paul RICŒUR, **Temps et récit**, Tome I, Le Seuil, Paris, 1983, p. 55.

12. Laurent DANON-BOILEAU, **Le sujet de l’énonciation : psychanalyse et linguistique**, Ophrys, Paris, 2007.

13. *Nous avons développé ailleurs une réflexion critique sur la notion d’identité et ses usages, notamment dans le champ de la formation. Voir notre contribution **Identité, Sujet, Formation**, à paraître fin 2008 au Brésil dans un ouvrage collectif intitulé **Reinvenções do sujeito social. Teorias e praticas biograficas** (éditions UFMG/PGCS-UFRRN). La traduction en langue française paraîtra chez Erès en 2010.*